

est le jaillissement de la révolte, plus redoutable la portée souterraine de son action, puisqu'elle attaque les sociétés modernes à la racine, à la constitution de la famille.

La subordination de la femme à l'homme n'est pas de nature un fait absurde. Elle a représenté longtemps une forme harmonique dans l'ensemble des rapports sociaux. Aux âges primitifs, où la force brutale était la seule défense que l'homme pût opposer aux fauves, la femme, moins différente de lui qu'elle ne paraît aujourd'hui, mais plus faible de stature, d'un jeu physiologique plus compliqué, tomba nécessairement sous sa protection oppressive. La lutte pour la vie était-elle possible à la femme sans l'homme ? Peut-être. On voit les tigresses et les panthères, à de rares moments près, subsister sans le concours du mâle. L'homme ne fut-il pour la femme que le plus redoutable des fauves ? Quoi qu'il en soit, œuvre de la défaite ou de la reconnaissance, la dépendance primitive de la femme n'en reste pas moins le fait universel, c'est-à-dire normal. Bête de somme de la bête de proie, elle porte les fardeaux et lui les armes ; elle quête le gibier qu'il tue ; elle le prépare et il lui abandonne les reliefs. Elle même n'est qu'un objet de possession qu'il attache par le pied à sa caverne pour l'empêcher de fuir (Poèmes ossianiques).

L'infirmité maternelle aggravait sa sujétion. Toutefois l'homme vieilli et moins agile connut qu'il est bon d'avoir un fils : par le fils, il apprit l'utilité de la mère